

**DISCOURS DE S. E. Mr. HERBETTE,**  
**Ambassadeur de la République Française.**

En prenant la parole devant cette Assemblée, je ne puis me défendre d'une émotion profonde. Tout contribue, en effet, à troubler mon esprit: l'accueil impressionnant que vous avez bien voulu me faire; ces acclamations qui, dépassant ma personne, s'adressent au pays que j'ai l'insigne honneur de représenter auprès de S. M. le Roi votre Auguste, héroïque et bien-aimé Souverain; la beauté sercine de cette salle où ont retenti tant de discours prestigieux ou d'enseignements mémorables; la réunion imposante de maîtres, dont les leçons sont inspirées par un ardent patriotisme et qui, données dans une langue qui nous est commune, évoquent dans mon cœur celles que j'ai reçues en Sorbonne à la vénérable Université de Paris. Cette jeunesse ardente, avide de savoir, aux enthousiasmes vibrants, qui m'écoute et qui attend de moi, je le sais, je le sens, d'autres paroles que celles que je puis prononcer; tout, je le répète, accroît mon trouble et me donne la certitude de mon incompetence. Rien ne m'a préparé, je vous l'avoue, à la lourde, mais très flatteuse tâche qui m'incombe aujourd'hui. Rien ne m'a jamais fait supposer qu'un coup de fortune que mes plus beaux rêves n'ont jamais évoqué, me donnerait la mission de parler à Liège, citadelle avancée de l'honneur belge et de parler de Pasteur dont vous célébrez le centenaire et dont le nom est le symbole de l'honneur scientifique français et universel.

Après votre grand Bordet, l'admirable savant, le patriote sans peur et sans reproche, que je me permets d'appeler mon ami, et qui, à Bruxelles, le 27 janvier dernier, ne fut égalé par personne, après l'éminent professeur Malvoz, qui vient de mettre sa haute culture et tout son cœur dans l'exposé de ce que la Belgique doit à Pasteur, pourrais-je, d'ailleurs, vous entretenir de la carrière scientifique et des découvertes géniales de mon illustre compatriote?

Qu'ajouterais-je, au surplus à tout ce que vous a dit, avec l'amour d'un disciple et l'autorité d'un maître, M. Delezenne, chef de service à l'Institut Pasteur de Paris, sur l'œuvre de Pasteur?

Messieurs, si je tentais ce périlleux effort dans cette Université de Liège où le labeur de professeurs d'élite, où l'infatigable activité des étudiants, préparent de nobles et nouvelles conquêtes dans le champ encore trop vaste de l'ignorance humaine, dans ce centre rayonnant de la science et de la pensée belges, ma voix me trahirait. Cette magnifique commémoration du centenaire de l'homme qui est la gloire de la race humaine toute entière, risquerait de voir diminuer son caractère de reconnaissance sacrée, dont le resplendissant et pur éclat ne doit pas être terni.

N'attendez donc pas de moi, Messieurs, l'éloge d'un Pasteur. Tous ceux qui ne se sont pas mis eux-mêmes, hors la science par un manifeste outrageant pour la conscience universelle, par leur adhésion enthousiaste aux pires, aux plus dégradants mensonges, tous ceux enfin qui sont dignes de la science, de ses vérités et de sa lumière, savent ce que Pasteur a fait pour l'humanité. Par quelles étapes successives, son génie s'est-il développé, par quelles recherches servies par l'enthousiasme scientifique, Pasteur apparaît-il comme un des

plus grands bienfaiteurs de l'homme, d'autres vous l'ont dit avec une merveilleuse lucidité. Cette tâche n'est donc pas la mienne.

Mais, Messieurs, ma présence aujourd'hui ici dans l'Université de cette cité que domine la ceinture de forts glorieusement écroulés, dans cette ville de Liège qui, décorée de la Légion d'Honneur pendant la grande guerre, en a reçu l'insigne des mains mêmes du Président Poincaré, ma présence, dis-je, a un tout autre but qui ne saurait vous échapper.

En prenant après Bruxelles, l'initiative de célébrer Pasteur par une glorieuse journée, par des leçons données à ses enfants dans les écoles, la ville de Liège a prouvé, tout d'abord, qu'elle était, dans la paix comme dans les souffrances de la guerre, solidaire de la France. De ce geste, je devais la remercier. Je suis donc venu m'acquitter de ce devoir et je suis heureux de le faire ici devant cette assemblée d'élite.

L'Université a voulu également rendre un magnifique et solennel hommage à la science française, science dont on a pu médire, qu'on a cherché à dénigrer sans doute parce qu'elle était désintéressée, parce qu'elle ne s'abaissait pas à rechercher, je ne sais quels moyens ou procédés diaboliques nouveaux de ruines et de destruction, parce qu'elle s'occupait, avant tout et sans préoccupation égoïste ou mercantile, de développer le cerveau humain, parce que ses conquêtes avaient comme objectif unique le mieux être, un meilleur devenir de l'humanité. Nos laboratoires n'ont jamais été, vous le savez, des usines de guerre; un Chevreul, un Berthelot, n'ont pas conquis leur gloire en inventant les gaz asphyxiants. Cette besogne malsaine eût soulevé leur conscience. Pasteur n'a pas rêvé avec les microbes qu'il découvrait de contaminer les peuples pour les asservir.

Faut-il vous rappeler, Messieurs, le langage qu'il tenait le 27 décembre 1892, à la Sorbonne de Paris, s'adressant aux délégués des nations étrangères, venus de toutes les parties du monde pour s'associer à son apothéose :

« Vous m'apportez, disait-il, la joie la plus profonde que puisse éprouver un homme qui croit invinciblement que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre, que les peuples s'entendront non pour détruire, mais pour édifier et que l'avenir appartiendra à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante. »

Entendez ces paroles, au fond de vos tombes, Belges et Français martyrs héroïques de la grande guerre qui êtes morts au champ d'honneur précisément pour que l'avenir appartint à vos pays qui travaillaient pour l'humanité souffrante ! Qu'elles consolent vos familles éplorées, qu'elles vous réconfortent dans votre éternel sommeil. Leur caractère prophétique leur donne quelque chose de surnaturel et elles constituent pour les générations futures, l'illustration aveuglante des fins poursuivies par la science française.

Nuls mieux que vous, Messieurs, n'étaient aptes à comprendre le rôle tracé par Pasteur aux savants de mon pays et l'effort continu et modeste qu'ils ont accompli, qu'ils accomplissent et qu'ils accompliront, pour y rester fidèles. Vous aussi, Messieurs les savants belges, vous aussi jeunesse des écoles, vous comprenez comme nous, Français, votre mission presque divine. Vous êtes bien les fils de cette race éprise depuis des siècles de ses libertés, indomptables et indomptés, qui hait tout envahisseur, qu'on peut tenter d'écraser, mais qui préfère la mort à la servitude. Cet esprit national séculaire, cette ténacité dans les épreuves qui ont toujours triomphé de

vos agresseurs, vous font saisir, à vous mieux qu'à d'autres, l'inanité des coups de force, vous les font dédaigner parce que vous savez les maîtriser et vous laissez la pensée assez libre pour ne chercher dans la science que ce qu'y cherchait Pasteur. Frères sur les champs de bataille, nous sommes et nous resterons frères dans la science, parce que nous sommes guidés par le même idéal: la bonté, l'humanité, la justice. De cela aussi, Messieurs, j'avais à vous remercier.

Avec tous les Français, vous sentez, Messieurs les étudiants belges, car notre cœur bat à l'unisson, que vous devez suivre les conseils de Pasteur et ne pas vous laisser atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile, que vous ne devez pas vous laisser décourager par les tristesses de certaines heures qui passent. Dans la vie sercine des laboratoires et des bibliothèques, sans vous désintéresser de toutes les idées généreuses, vous vous dites au contraire, j'en suis sûr, comme vos frères français: « Qu'ai-je fait pour mon instruction », puis vous vous direz bientôt: « Qu'ai-je fait pour mon pays » et vous aurez enfin un jour, j'en suis certain, car vous l'aurez mérité, l'immense bonheur, de penser selon les propres paroles de Pasteur, que vous aurez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité.

Messieurs, des cérémonies comme celle à laquelle j'ai l'honneur d'assister aujourd'hui, sont aussi émouvantes que réconfortantes. Elles élèvent l'esprit, elles réchauffent le cœur. Heureux ceux qui y prennent part, bienheureux sont ceux qui les ont provoquées. Pasteur, que vous avez voulu honorer, eût de son vivant conçu, malgré sa modestie, une douce et légitime fierté s'il eût pu penser que son centenaire servirait cette cause du travail fécond et pacifique que son labeur acharné entendait exclusivement servir. Je vous sais un gré infini,

Monsieur le Recteur, de m'avoir appelé parmi vous et d'avoir désiré recevoir des mains du représentant de la France en Belgique, le buste de l'immortel Pasteur que le Gouvernement de la République, touché de votre pieuse initiative, offre en témoignage de son affectueuse admiration à l'Université de Liège.

Puisse cet hommage de cordiale reconnaissance contribuer à rendre indestructible les liens qui unissent aujourd'hui, la France et la Belgique, ces deux États libres, indépendants, souverains, qu'une gloire commune et un intérêt commun associent étroitement l'un à l'autre, que rien ne divise et que rien ne séparera jamais.

---